« Mesurez deux fois, coupez une fois. »

André

Il Était Vous · iletaitvous.fr

© 2026 · From Paris with love

La vie d'André

Il Était Vous

La vie d'André

Ses souvenirs, racontés à voix haute



Illustration

Il Était Vous

La vie d'André

Ses souvenirs, racontés à voix haute

André Morel, 1941, Saint-Amand-Montrond (Cher)

Il Était Vous

« Le plus beau de ce que je vous laisse ne se pose pas sur une étagère. »

André

Pour André

Papi, ce livre, c'est vous qui l'avez écrit. On voulait seulement qu'il existe, pour que nos enfants entendent encore votre voix quand ils seront grands. Merci pour tout ce que vous nous avez donné.

Claire, Thomas, Léa, Hugo et Manon

Comment ce livre est né

Ce livre est né d'une longue conversation. Pendant plusieurs semaines, à son rythme, André s'est confié au fil d'un entretien sur sa vie : les lieux de son enfance, les visages aimés, les choix, les rires, et parfois les silences.

Chaque chapitre garde sa voix : ses expressions, ses tournures, sa façon bien à lui de raconter. André l'a relu, corrigé quand il le fallait, et validé avant l'impression.

Les illustrations, signalées par la mention « Illustration », sont des évocations dessinées d'après ses récits : elles racontent l'esprit des souvenirs, pas les scènes exactes.

Les photos viennent de la famille.

Si une date ou un nom vous semble inexact, c'est que la mémoire est vivante. Les pages blanches, à la fin, attendent vos propres souvenirs.

Sommaire

1 Petit, mais chaud 6

2 On courait pieds nus jusqu'à la Toussaint 11

3 La blouse grise et la plume Sergent-Major 16

4 Du copeau à l'escalier 21

5 Sa robe jaune, au bal du 14 juillet 26

6 Claire et Thomas, un à la fois 31

7 Ce que le temps m'a appris 36

Album de famille 41

Ce que je vous laisse 43



Illustration

Chapitre 1

Petit, mais chaud

« Je n'ai jamais plus entendu une rue aussi vivante. »

Je suis né le 9 mars 1941, à Saint-Amand-Montrond, dans le Cher, au premier étage d'une maison très étroite, tout près du canal. Ma mère racontait que j'étais arrivé alors qu'il gelait encore, avec la rue pleine de boue et la sage-femme qui avait les pieds trempés. Je n'ai aucun moyen de le vérifier, mais je le raconte comme elle le racontait, parce que c'est comme ça que ça m'est resté.

On était en guerre. Alors mon premier souvenir de la maison n'est pas une image, c'est une odeur : le poêle à bois et la soupe aux poireaux, qui a mijoté chez nous pendant des années. Vous savez, à cette époque, on mangeait ce qu'on avait. Des rutabagas, des topinambours, du pain gris qu'on allait chercher avec les tickets. Je n'ai connu que ça, donc je ne me plaignais pas. Ce sont les grandes personnes qui se plaignaient, à voix basse, dans la cuisine, quand elles croyaient que je dormais.

Mon père s'appelait Lucien. Il travaillait à l'usine, de l'autre côté de la voie ferrée, et il rentrait le soir avec les mains noires, qu'il lavait au savon de Marseille dans l'évier de pierre. Un homme de peu de mots. Il ne m'a jamais dit « je t'aime », mais le jour de mes quatre ans il m'a taillé une toupie dans un manche de pioche, et pour moi c'était la même chose. C'est de lui que me vient le goût du bois, je crois. Je le regardais tailler, serrer, ajuster, et je me disais que moi aussi, plus tard, je saurais faire ça.

Ma mère, Marcelle, cousait à la maison pour les voisines. Elle avait une machine Singer à pédale près de la fenêtre, et je m'endormais au bruit de la pédale, tac, tac, tac, comme un petit train qui n'arrivait jamais. Elle chantait en cousant, toujours les mêmes chansons, et toujours un peu faux. Quand j'y repense, c'est sa voix que j'entends le mieux, bien mieux que son visage. Elle m'appelait « mon p'tit gars », même quand j'ai eu trente ans et les cheveux qui commençaient à partir.

La maison avait deux pièces en bas et deux en haut. Pas d'eau chaude, bien sûr, et les toilettes au fond de la cour, avec le journal coupé en carrés, accroché à un clou. L'hiver, on dormait sous un édredon de plumes que ma grand-mère avait fait elle-même, si lourd qu'on ne pouvait plus se retourner. Je me souviens des fenêtres givrées le matin : je faisais fondre un rond avec mon souffle, pour voir la rue. Il y avait toujours quelqu'un dehors, le laitier, une voisine avec son panier, un chien qui traînait.

« Chez nous, c'était petit, mais c'était chaud. »

Le dimanche, ma mère mettait la table avec la seule nappe qui n'était pas rapiécée. On s'asseyait serrés, les coudes au corps, et mon père coupait le pain en tenant la miche contre sa poitrine, d'un geste que je n'ai jamais vu faire à personne d'autre. Chacun avait sa part, et personne ne demandait davantage. Je crois que j'ai appris là ce que veut dire partager.

Notre rue sentait la fumée de bois, et quand le vent tournait elle sentait le canal, une odeur d'eau calme et de vase. On l'entendait aussi : les péniches, les cloches de l'église, le marteau du forgeron qui commençait avant sept heures. Je n'ai jamais plus entendu une rue aussi vivante. Aujourd'hui, c'est propre et c'est silencieux, et je ne suis pas sûr que ce soit mieux.

Sur le canal, les péniches passaient lentement, tirées par un cheval ou poussées à la perche. Les enfants du quartier couraient le long du chemin de halage pour leur faire signe. Le marinier répondait parfois d'un geste de sa casquette, et je rentrais à la maison comme si un général m'avait salué.

Au bout de la ville, il y avait les ruines du château de Montrond, sur sa butte. On y montait le dimanche avec les copains, pour jouer aux chevaliers avec des bâtons. Nos mères nous interdisaient d'y aller, évidemment, à cause des pierres qui tombaient. On y allait quand même. Je suis revenu plusieurs fois sur la butte depuis, avec Simone, puis avec les enfants. On voit toute la plaine, et chaque fois je pense à ce petit garçon qui se croyait roi avec un bout de bois à la main.

Nous n'avions rien, mais je ne me souviens pas d'avoir manqué de quelque chose. Il y avait une chaleur dans cette petite maison, faite de peu : les bûches, la soupe, la voix de ma mère, le silence de mon père, qui n'était pas un silence fâché mais un silence tranquille, de quelqu'un qui est là. Chez nous,

c'était petit, mais c'était chaud. Si on me demande d'où je viens, c'est ça que je réponds.

Je ne saurais pas dire qui avait choisi mon prénom. Mon père voulait Lucien, comme lui, ma mère voulait André, comme son frère qui était parti jeune. C'est elle qui a gagné, ma foi, et je l'en remercie. Lucien Morel, ça faisait trop sérieux pour un gamin qui courait partout.

Voilà d'où je viens. Ce n'est pas grand-chose pour qui regarde de loin, mais c'est là que tout a commencé, et tout le reste en est sorti.



Illustration

Chapitre 2

On courait pieds nus jusqu'à la Toussaint

« Là-bas, on ne mettait pas de chaussures de juin à la Toussaint, sauf le dimanche pour la messe. »

Le premier été dont je me souviens vraiment, j'avais six ans, et je l'ai passé chez mes grands-parents, à Orval, à quelques kilomètres de Saint-Amand. Une petite ferme, avec une mare, des poules, deux vaches et un chien jaune qui s'appelait Médor, ou Pataud, je ne sais plus, il a eu plusieurs noms selon qui l'appelait. Il me suivait partout. Je crois qu'il m'avait adopté.

Là-bas, on ne mettait pas de chaussures de juin à la Toussaint, sauf le dimanche pour la messe. J'avais les pieds si durs que je marchais sur les chaumes sans m'en apercevoir. Ma grand-mère disait que j'avais des sabots naturels. Le matin, elle me servait un bol de lait tout juste tiré, encore tiède, avec une tartine de pain frotté d'ail et de gros sel. Vous savez, ça paraît étrange, aujourd'hui, mais c'était un régal. Je le mange encore de temps en temps, pour me rappeler.

On courait dans les blés. Ils étaient plus hauts que moi, et quand on s'y enfonçait on ne voyait plus que le ciel, et les coquelicots qui dépassaient. Il y avait une odeur de paille chaude et de poussière sèche, et le bruit des sauterelles, partout, qui ne s'arrêtait jamais. À la moisson, on aidait comme on pouvait. Moi, je portais des cruches d'eau fraîche aux hommes, en faisant très attention de ne pas en renverser, parce que c'était mon travail et que j'en étais très fier.

Le soir, on mangeait dehors quand il faisait beau, sur une longue table de planches posée sur des tréteaux. Ma grand-mère servait la soupe dans de grandes assiettes creuses, et les hommes s'essuyaient le front avec leur mouchoir à carreaux. Je m'endormais souvent la tête sur mes bras, et c'est mon grand-père qui me portait jusqu'au lit, sans un mot, en faisant attention aux marches.

Je me souviens aussi d'un cerf-volant. C'est mon grand-père qui me l'avait fait, avec des roseaux du fossé, de la ficelle et du papier journal, collé avec de la colle de farine. Il avait dessiné une queue avec des chiffons noués. Le premier jour, il n'a pas voulu voler, il piquait du nez et se déchirait. Mon grand-père n'a rien dit, il a repris une baguette, redressé la queue, et le lendemain, dans le vent du soir, le cerf-volant est monté si haut que j'avais peur qu'il m'emporte. Un cerf-volant en papier journal, c'est le plus beau jouet que j'aie jamais eu. Ceux d'aujourd'hui sont bien plus beaux, mais celui-là, je l'avais vu naître.

Mon grand-père parlait peu, lui aussi. Chez les hommes de ma famille, on se parlait avec les mains. Il m'a appris à fendre du petit bois sans me couper, à reconnaître un champignon, à écouter le temps qui venait en regardant les nuages derrière le clocher. Quand il touchait ma tête de sa grosse main, je sentais qu'il était content de moi. Pas besoin de plus.

« Un cerf-volant en papier journal, c'est le plus beau jouet que j'aie jamais eu. »

À Saint-Amand, l'hiver, notre terrain de jeu, c'était le canal et les rues alentour. On pêchait des gardons avec une ligne de fortune, sans jamais rien attraper de bien gros. On fabriquait des bateaux avec des écorces. On jouait aux billes, à la marelle, au cheval fondu. Les filles sautaient à la corde en chantant, et nous on faisait semblant de trouver ça idiot, mais on regardait quand même.

Je me souviens d'un jour où les cloches se sont mises à sonner sans arrêt, et où tout le monde criait dans la rue. Un voisin m'a hissé sur ses épaules. On m'a expliqué plus tard que c'était la Libération. Moi, j'avais trois ans, je ne comprenais pas bien. Je comprenais seulement que tout le monde était content, que les gens s'embrassaient, que les femmes pleuraient en riant, et que mon père, pour une fois, avait la bouche grande ouverte et chantait avec les autres.

Les bêtises, bien sûr, j'en ai fait. J'ai mis un jour un têtard dans la soupière de ma mère, pour voir. Je me suis fait attraper avec un martinet, mais je n'ai pas regretté. J'ai aussi cassé la vitre de la voisine avec une balle, et mon père m'a envoyé tout seul lui demander pardon. Un gamin de sept ans tout seul de-

vant une porte, avec le cœur qui cogne : j'ai appris plus ce jour-là qu'en un mois d'école.

Ma mère, quand elle était fâchée, ne criait pas. Elle me regardait, en silence, avec son dé à coudre sur le doigt, et c'était bien pire. Quand elle m'avait pardonné, elle me servait un morceau de pain avec un peu de confiture de prunes. Voilà comment on se réconciliait.

Il y avait aussi les jeudis, sans école, où ma mère m'envoyait faire une course chez l'épicier. Il pesait le sucre dans un cornet de papier bleu, et parfois, quand j'avais bien compté la monnaie, il glissait un bonbon à la violette dans ma poche. Je le gardais pour le dimanche, ou je le mangeais tout de suite, ça dépendait de mon courage.

Si je ferme les yeux, j'entends encore la cloche qui nous rappelait le soir, à la ferme, et je revois la grande cuisine avec sa table de bois ciré et la lampe à pétrole. Mon enfance, c'est ça : de la poussière dorée, de la paille, du lait chaud, et des mains qui ne disaient rien mais qui étaient toujours là.



Illustration

Chapitre 3

La blouse grise et la plume Sergent-Major

« La patience, petit, ça ne s'achète pas, ça se rate. »

L'école communale, pour moi, c'était d'abord une odeur : l'encre violette, la craie, la laine mouillée des blouses les jours de pluie, et le poêle à bois qui ronflait au fond de la classe. Chaque matin, un élève était chargé d'apporter les bûches. Quand c'était mon tour, je me sentais important. Je choisissais les plus belles, je les empilais bien droites, et personne ne m'avait rien demandé.

Ma blouse était grise, avec un col boutonné qui me grattait le cou. Je l'ai portée cinq ans, ma mère la rallongeait chaque automne. Les pupitres étaient en bois, avec un trou pour l'encrier en porcelaine, et un couvercle qu'on levait pour cacher ce qu'on voulait. On écrivait à la plume Sergent-Major, en faisant des pleins et des déliés. Si on appuyait trop, la plume crachait, et c'était une tache sur le cahier, donc une punition. J'en ai fait, des taches. J'en ai fait même trop.

Mademoiselle Rousseau était notre institutrice. Une dame grande et mince, toujours en robe bleue, avec un chignon et une façon de se pencher sur nous quand on se trompait, pour nous souffler la réponse à l'oreille sans que les autres entendent. Je ne l'ai jamais oubliée pour ça. Elle disait que j'avais de bonnes mains et une tête qui rêvait trop. Elle avait raison sur les deux. Quand je regardais par la fenêtre, je ne voyais ni les nuages ni les arbres, je voyais les poutres du toit d'en face et je me demandais comment elles tenaient.

Les récréations, c'était la cour, les billes, les osselets, et les bagarres qu'on réglait en cinq minutes. Le soir, on rentrait avec les genoux écorchés et les devoirs à faire sur la table de la cuisine, près de la lampe. Ma mère ne savait pas toujours m'aider, mais elle restait à côté de moi avec sa couture, et sa présence suffisait. Mon père regardait mon cahier d'un air grave, sans rien comprendre aux fractions, et il disait : « C'est bien, mon gars. » Je ne savais pas s'il avait vu quelque chose ou s'il disait ça pour dire, mais ça me faisait du bien.

L'hiver, Mademoiselle Rousseau nous faisait ranger les sabots le long du mur, à l'entrée, et l'on avançait en chaussettes sur le parquet ciré. Ça sentait le cuir mouillé et la cire. Je crois que c'est la seule fois où j'ai vu toute la classe marcher sur la pointe des pieds sans qu'on le lui demande.

« Elle disait que j'avais de bonnes mains et une tête qui rêvait trop. »

J'ai passé le certificat d'études au printemps 1954. Ce jour-là, j'avais le ventre noué, et en même temps j'étais sûr de ne pas le rater. Je l'ai eu. Ma mère a pleuré, mon père a ouvert une bouteille de vin, et mon grand-père, qui était venu d'Orval à vélo, m'a donné une pièce que je garde encore dans un tiroir de l'atelier. Pour la plupart d'entre nous, c'était la fin de l'école. On avait treize ans, on allait travailler.

Moi, je savais déjà ce que je voulais faire. J'ai poussé la porte de Monsieur Gaucher, un menuisier ébéniste de la rue du Faubourg, qui cherchait un apprenti. C'était un homme petit, large, avec des sourcils énormes et une voix de baryton. Il m'a regardé de haut en bas, il a pris mes mains dans les siennes, il a tourné mes paumes, comme on regarde un outil, et il a dit : « Ça ira. Lundi, sept heures. » J'avais quatorze ans à peine.

Mon premier mois, je n'ai pas touché un rabot. J'ai balayé. Les copeaux, la sciure, encore les copeaux. Je portais les planches, je nettoyais les établis, je faisais chauffer la colle sur le réchaud. Vous savez, c'était une colle de peau, qui sentait fort, et qu'il fallait garder chaude sans jamais la brûler. Une fois, je l'ai laissée bouillir. Monsieur Gaucher n'a pas crié. Il m'a regardé, il a soupiré, et il m'a dit : « La patience, petit, ça ne s'achète pas, ça se rate. » J'ai compris la leçon, et je n'ai plus jamais brûlé la colle.

Le soir, je rentrais éreinté, les doigts piqués d'échardes. Ma mère me les enlevait à la lumière de la lampe avec une aiguille qu'elle passait à la flamme. Je serrais les dents. Elle disait : « Tu veux être menuisier, alors tu vas saigner un peu. » Elle avait raison, elle avait toujours raison dans ces moments-là.

Mes premières sorties, je les ai faites à quinze ans, avec les copains de l'atelier, le samedi soir. On marchait jusqu'au village voisin pour voir les filles au bal, les mains dans les poches, sans oser parler. J'ai appris à danser un peu, pas très bien. Le reste de la jeunesse, c'était les vélos, les copains, les pre-

mières cigarettes qu'on fumait derrière les granges, et le service militaire qui s'annonçait au loin comme un orage.

Quand je repense à cette époque, je ne la trouve ni plus facile ni plus dure qu'une autre. Elle était simple. On savait où on allait, on avait un métier à apprendre, des parents à respecter et un samedi soir à attendre. Le reste, la vie s'est chargée de nous l'apprendre.



Illustration

Chapitre 4

Du copeau à l'escalier

« Et le bois, voyez-vous, ça ne ment pas. »

J'ai fait mon apprentissage chez Monsieur Gaucher, puis je suis resté chez lui comme ouvrier, jusqu'à ce que je puisse m'installer. Ce qu'il m'a transmis, c'est d'abord un geste : tenir le rabot à deux mains, le pied gauche devant, le dos droit, et pousser sans forcer, en laissant le fer faire son travail. Le premier copeau long qui sort d'une planche, mince comme du papier à cigarette, sans une cassure, je m'en souviens comme d'une bonne note.

L'atelier avait une odeur que je n'ai jamais retrouvée ailleurs. Le chêne sent fort, un peu l'acide et le tabac, le sapin sent la résine, le noyer a quelque chose de sucré, et sur tout ça, il y avait la colle chaude, la cire d'abeille et la sciure fine qui montait dans les rayons de soleil. J'aimais surtout le matin, quand on ouvrait les portes et que la lumière entrait en biais. Vous savez, ça ressemblait à une petite église.

Monsieur Gaucher gardait une pipe éteinte coincée au coin de la bouche pendant qu'il travaillait. Il ne l'allumait que le samedi midi, une fois les outils rangés. Il m'a appris à affûter un fer sur la pierre à l'huile, en gardant l'angle, en comptant les passes, et à tester le tranchant sur l'ongle du pouce. Je fais encore ce geste sans y penser.

On travaillait à la main. Il y avait bien une scie à ruban et une dégauchisseuse, mais l'essentiel se faisait au rabot, à la varlope, au ciseau à bois et au maillet. Pour assembler une porte, on taillait des tenons et des mortaises, si bien ajustés qu'ils se tenaient sans clou. Un jour, Monsieur Gaucher m'a fait re-

faire un tiroir trois fois, parce que le jeu était d'un demi-millimètre trop large. À la troisième fois, j'étais furieux. Quand il a fait glisser le tiroir, sans un bruit, il a simplement dit : « Voilà. » Je n'ai plus jamais bâclé un tiroir de ma vie.

En 1968, je me suis mis à mon compte. J'ai loué un petit local, rue des Écoles, avec un établi que j'avais fait moi-même, une scie, trois rabots et une dette à la banque qui me réveillait la nuit. Ma femme tenait les comptes sur la table de cuisine. Sans elle, je ne sais pas comment j'aurais fait. Elle avait la tête pour les chiffres, et moi pour la menuiserie, c'était un bon équilibre.

Le premier jour, j'ai accroché au mur un petit calendrier que Simone avait rapporté de la poste, avec un chat sur l'image de janvier. Il y est resté des années, jauni, couvert de sciure. Les clients le regardaient en souriant, et je n'ai jamais voulu le changer.

« Je n'ai plus jamais bâclé un tiroir de ma vie. »

Mes premiers clients étaient des voisins. Je réparais des volets, je refaisais des portes, je faisais des placards. Puis on a commencé à me confier des choses plus importantes : des fenêtres pour une maison entière, des tables de ferme, des armoires. Ma plus belle commande, je crois, c'était un escalier en chêne pour la famille Dubreuil, dans une grande maison près de la gare.

Quatorze marches, une rampe tournée à la main, un limon sculpté. J'y ai travaillé tout un hiver. Quand je l'ai posé, j'ai reculé de trois pas, et je me suis dit : « Celui-là, il tiendra cent ans. » Il est probablement encore là.

Il y avait aussi les clients qui ne payaient pas tout de suite. Une vieille dame du bourg m'a réglé un meuble avec des œufs et un lapin pendant presque un an. J'ai fini par ne plus compter, et on a mangé du lapin tout l'hiver. C'était comme ça, on se débrouillait entre nous, sur la parole.

Le samedi matin, les gens passaient devant l'atelier pour dire bonjour, et je m'arrêtais pour causer, un rabot à la main. On parlait du temps, des récoltes, des enfants. Ce n'était pas du temps perdu : la moitié de mes commandes est née sur le seuil de cette porte.

Ce que j'aimais le plus, c'est qu'on voit tout de suite ce qu'on a fait. À la fin de la journée, il y a une chose qui n'existait pas le matin. Elle est droite, elle est solide, elle sert. Et le bois, voyez-vous, ça ne ment pas. Si on le brusque, il se venge : il joue, il se fend, il se tord. Si on le respecte, si on le laisse sécher, si on suit son fil, il vous le rend. J'ai souvent pensé que c'était aussi vrai pour les gens.

Il y a eu des jours difficiles, bien sûr. Des mois sans commandes. Une scie qui m'a mordu le pouce, une cicatrice que j'ai toujours. Des nuits où je ne dormais pas, à compter. Mais je ne me suis jamais ennuyé une seule fois, et c'est une chance dont je mesure le prix.

J'ai arrêté en 2001, à soixante ans, ma foi, parce que le dos ne suivait plus. J'ai vendu le local, gardé l'établi et quelques outils. Je m'en sers encore, quand les petits viennent. Un escalier bien fait, on le monte sans y penser, et c'est ça le plus beau compliment qu'on puisse faire à un menuisier : qu'on ne le remarque pas, mais qu'on s'en serve toute sa vie.



Illustration

Chapitre 5

Sa robe jaune, au bal du 14 juillet

« J'ai compris tout de suite que j'étais perdu. »

Je l'ai rencontrée le 14 juillet 1961, sur la place, au bal. Il y avait des lampions accrochés entre les tilleuls, une estrade en planches, trois musiciens dont un accordéoniste à moustache qui jouait des valses et des javas jusqu'à minuit. Il faisait chaud, les hommes avaient ôté leur veste, et les filles dansaient entre elles en attendant qu'on les invite. Moi, j'étais près de la buvette avec deux copains, un verre de limonade à la main, à faire semblant de ne pas regarder.

Je revois encore un lampion qui s'est décroché cette nuit-là, et l'accordéoniste qui a continué à jouer comme si de rien n'était.

Elle portait une robe jaune. Je m'en souviens comme si c'était hier, jaune comme les boutons d'or, avec une ceinture blanche et une fleur dans les cheveux. Elle était arrivée avec son amie Odette, et elle riait. Voilà ce que j'ai vu d'abord : son rire. Il y en avait beaucoup d'autres, des jolies filles, ce soir-là, mais c'est celle-là que je regardais. Mes copains m'ont poussé dans le dos et je me suis retrouvé devant elle sans savoir quoi dire.

J'ai demandé : « Vous dansez ? » Elle a répondu : « Ça dépend avec qui. » J'ai failli m'en aller. Puis elle a souri et elle a tendu la main. Je ne savais pas danser, vous savez, j'avais deux pieds gauches et pas d'oreille. Je lui ai marché sur le pied dès la première danse. Elle a ri, au lieu de se fâcher. J'ai compris tout de suite que j'étais perdu.

Elle s'appelait Simone. Elle travaillait à la poste, derrière un guichet, depuis deux ans. Elle habitait de l'autre côté de la ville, chez ses parents, avec un père qui s'appelait Auguste et qui n'était pas commode. Ce soir-là, je l'ai raccompagnée à pied, avec Odette qui marchait trois pas devant nous en faisant semblant de ne rien entendre. On a parlé de tout et de rien, du travail, du temps qu'il faisait, des chansons qu'on aimait. Arrivés devant sa porte, je n'ai pas osé l'embrasser. Je lui ai demandé si je pouvais revenir le dimanche. Elle a dit oui.

Les dimanches ont suivi. Je venais avec mon vélo, en veste propre, les cheveux plaqués avec de la brillantine, et je m'asseyais dans la cuisine, devant Auguste, qui me posait des questions comme un gendarme. Où travaillais-je, combien je gagnais, d'où venait ma famille. Il se calmait un peu quand il a su que j'étais menuisier. Un métier sérieux, disait-il, qui ne passe pas de mode. Madame, sa femme, me servait un gâteau et me regardait en souriant. Simone, elle, m'attendait sur le seuil et faisait semblant de ne pas être impatiente.

« On n'avait pas beaucoup d'argent, mais on avait l'un l'autre, et c'était déjà beaucoup. »

Odette, elle, n'a jamais cessé de me taquiner. Pendant des années, à chaque réunion de famille, elle racontait comment j'avais marché sur les pieds de son amie, et elle s'arrangeait toujours pour que je l'entende.

Il y a eu le service militaire, ensuite, et la séparation. C'était dur, mais on s'écrivait chaque dimanche. Je gardais ses lettres dans une boîte à biscuits, je les relisais le soir, dans le dortoir, quand les autres dormaient. Elle écrivait comme elle parlait, avec des petites choses de tous les jours : la queue au guichet, un client qui s'était trompé de timbre, la voisine qui avait perdu son chat. C'était tout ça que je voulais entendre. Je n'avais pas besoin de grandes phrases.

On s'est mariés en juin 1963. Un samedi. À la mairie d'abord, puis à l'église. Elle avait une robe blanche, courte, avec un petit voile, qu'elle avait cousue elle-même avec l'aide de ma mère, les deux femmes enfermées pendant un mois dans la cuisine à chuchoter. Moi, j'avais un costume gris, prêté par mon beau-frère, un peu court des manches. À la sortie de la mairie, on nous a lancé du riz et des pétales, et un petit cousin a poussé un cri parce qu'un pétale lui était rentré dans le nez. Tout le monde a ri. Simone a serré ma main très fort.

Le repas a eu lieu chez ses parents, avec les tables dehors, les nappes blanches, les poulets rôtis, le vin qu'on faisait venir de chez un cousin, et mon grand-père qui a chanté une chanson que personne n'avait jamais entendue.

Il y avait de la musique, un violon et un accordéon, et vers minuit, mon père s'est levé pour danser avec ma mère. Je ne les avais jamais vus danser. Ils ont fait un tour, juste un, très sérieux, et ils se sont rassis.

Pour notre voyage de noces, on a pris la 4CV bleue que j'avais achetée d'occasion à un garagiste, après trois mois d'économies. Direction les Alpes, trois jours de route avec les valises sur le toit, Simone qui lisait la carte à l'envers, et moi qui prétendais que je connaissais le chemin. On s'est perdus deux fois. On a dormi dans une auberge près d'un lac, et le matin, le patron nous a servi du café dans de grands bols. On n'avait pas beaucoup d'argent, mais on avait l'un l'autre, et c'était déjà beaucoup.

Cela fait soixante-trois ans que je danse avec elle. Je ne suis pas devenu meilleur danseur, mais elle ne se plaint plus pour ses pieds.



Illustration

Chapitre 6

Claire et Thomas, un à la fois

« Je savais construire un escalier, mais pas endormir un bébé. »

Claire est née au printemps 1965. Je m'en souviens bien : j'étais à l'atelier, sur un travail que je voulais finir avant la nuit, et c'est le voisin qui est venu me chercher en courant. J'ai laissé tomber mon rabot, j'ai enfourché le vélo, et je suis arrivé à la maternité avec de la sciure plein les cheveux. Une infirmière m'a regardé de travers. Puis elle m'a tendu un petit paquet blanc, avec deux petits poings serrés et une grosse tache de cheveux noirs. Je n'ai pas su quoi dire. Je crois que j'ai juste respiré.

Je savais construire un escalier, mais pas endormir un bébé. Les premières nuits, je me levais quand elle pleurait, je la prenais dans mes bras, je marchais dans la cuisine à pas de loup, et je ne savais pas quoi faire de mes mains. Elles étaient trop grandes, trop dures, pleines de gerçures. Simone me montrait comment la tenir. Elle y arrivait tout de suite, comme si elle l'avait toujours su. Moi, il m'a fallu des semaines.

Le berceau, c'est moi qui l'ai fait. En merisier, avec des montants tournés et des barreaux que j'ai poncés un à un pour qu'aucun éclat ne reste. Je l'ai poncé trois fois, par peur d'une écharde. Simone me disait que j'exagérais, et moi je répondais que c'était le plus important de tous mes ouvrages. Je pense toujours que j'avais raison. Il est encore dans le grenier, et il a servi à mes petits-enfants.

Le dimanche après-midi, je poussais le landau le long du canal, très droit, très fier, en saluant tous ceux que je croisais, même ceux que je ne connais-

sais pas. Simone marchait à côté de moi et me disait de me détendre. Claire dormait, indifférente, avec son bonnet de laine tricoté par ma mère.

Thomas est arrivé trois ans plus tard, en 1968, au milieu de l'année. Un bébé tranquille, lui, qui dormait toute la nuit et regardait le monde avec de grands yeux. Claire était plus remuante, une petite fille qui voulait tout comprendre, qui posait des questions du matin au soir, et dont j'avais parfois du mal à suivre le rythme. Les deux ne se ressemblaient pas, et c'est ce que j'aimais. Je ne cherchais pas à en faire des copies de moi.

Pour les élever, on avait un principe, Simone et moi : être là. Pas forcément parler beaucoup, mais être là. Le dimanche, on mangeait tous ensemble, à midi, sur la nappe à carreaux, et on ne se levait pas avant la fin du fromage. Le soir, en semaine, je rentrais de l'atelier, je me lavais les mains, et je m'asseyais pour lire le journal pendant que Claire faisait ses devoirs à côté de moi. Je n'aidais pas beaucoup, je l'avoue, mais elle disait que ma présence l'aidait, ce qui me suffisait.

« J'étais plus doué de mes mains que de mes mots. »

L'été, on partait une semaine à la campagne, chez des cousins. Les enfants se disputaient la place près de la vitre, Simone distribuait des pastilles à la men-

the, et moi je conduisais en serrant le volant, la tête pleine de rabots et de factures, en essayant de n'en rien laisser paraître.

Je n'ai pas été un père très causant. J'étais plus doué de mes mains que de mes mots. Quand Thomas est tombé du cerisier, à huit ans, et s'est cassé le bras, je l'ai porté jusqu'à la voiture sans dire un mot, la gorge serrée, tout le long du trajet, et à l'hôpital, c'est lui qui m'a consolé. « Papa, ça ne fait presque pas mal », m'a-t-il dit, alors que je voyais bien qu'il avait des larmes plein les yeux. Il avait déjà compris que son père ne savait pas dire ces choses-là.

À l'adolescence, ça s'est compliqué. Claire m'a tenu tête, et elle avait de qui tenir. Thomas s'est enfermé dans sa chambre avec ses disques. Il y a eu des portes claquées, des repas silencieux, un soir où j'ai crié plus fort que je ne voulais, et où je suis allé dormir sur le banc de l'atelier plutôt que de m'excuser. Je le regrette. J'aurais dû monter les escaliers et leur dire que je les aimais, mais je n'en étais pas capable, à l'époque. Je l'ai appris plus tard, trop tard peut-être, et j'ai essayé de le rattraper avec le temps.

Thomas a fini par sortir de sa chambre, un jour, pour me demander de lui montrer comment poncer une planche. On n'a rien dit de la dispute, on a poncé.

Je les ai vus partir, l'un après l'autre, avec leurs valises et leurs diplômes. Claire s'est mariée en 1992, et je l'ai conduite à l'autel, très droit dans mon costume, en essayant de ne pas pleurer. J'ai pleuré, bien sûr, dans ma mous-

tache, et tout le monde a fait semblant de ne rien voir. Thomas a monté son affaire à Bourges. Ils m'ont téléphoné chaque dimanche, ils le font toujours.

Être parent, c'est apprendre à tenir quelque chose de très fragile avec des mains qu'on croit trop dures. On croit qu'on ne saura jamais, et puis on apprend. On se trompe, on réessaie. Si je devais le refaire, je dirais plus souvent les mots. Mais je referais tout le reste de la même façon.



Illustration

Chapitre 7

Ce que le temps m’a appris

« Mesurez deux fois, coupez une fois. »

On me demande ce que je laisse. Je ne sais pas bien répondre. Une maison, un établi, quelques outils, une boîte à biscuits pleine de lettres, un peu d'argent, pas grand-chose. Mais s'il fallait choisir une seule chose, je dirais le temps que j'ai passé avec vous, et ce que j'ai essayé de vous apprendre sans toujours le dire.

Le dimanche, quand les petits viennent à la maison, ils me réclament l'atelier. Léa, Hugo, et maintenant Manon qui a six ans et veut tout faire seule. Je leur donne un marteau, des clous, de vieilles planches, et on construit quelque chose. La dernière fois, c'était un nichoir à mésanges. Hugo a planté un clou de travers, Léa lui a expliqué comment faire, Manon a peint le toit en bleu, en rouge et en vert, sans écouter personne. Le résultat est de travers et je ne l'échangerais pas contre le plus beau meuble du monde. Il est accroché dans le cerisier. Les mésanges l'ont adopté en mars.

Après, on balaie ensemble. C'est la règle de l'atelier, celle que Monsieur Gaucher m'avait donnée : on ne quitte pas un établi sale. Manon tient le balai comme une épée, Léa ramasse les clous tombés dans une boîte de conserve, et Hugo se sert du tas de copeaux pour faire une montagne. Je les laisse faire, la poussière finit toujours par retomber.

Ce que je voudrais qu'ils retiennent de ces dimanches, ce n'est pas la technique. Vous savez, on s'en moque, de la technique. C'est la patience. Un morceau de bois ne se commande pas, il se prépare : il faut le laisser sécher, le

regarder, le comprendre avant de le couper. Mesurez deux fois, coupez une fois. Ça vaut pour le bois, et ça vaut pour les mots, que je n'ai pas toujours bien mesurés.

Ce que j'ai appris aussi, c'est qu'il faut dire les choses à temps. J'ai attendu longtemps pour dire à mes enfants que j'étais fier d'eux. Je l'ai dit, finalement, mais j'ai perdu des années. Alors à vous, les petits, je le dis maintenant, pendant que j'ai encore la voix : je suis fier de vous, vous n'avez rien besoin de faire pour que ça soit vrai.

J'ai appris aussi à me méfier de la hâte. Dans mon métier, ceux qui vont trop vite font des tiroirs qui coincent. Dans la vie, c'est pareil. Les plus belles choses que j'aie vécues ont été lentes : le séchage d'un chêne, un mariage qui dure, le temps qu'il faut à un enfant pour devenir quelqu'un. On ne les presse pas.

« Le plus beau de ce que je vous laisse ne se pose pas sur une étagère. »

Avec Simone, on a fait un potager, derrière la maison, qui est devenu notre grande affaire des dernières années. Des tomates, des salades, des haricots, des tournesols pour les oiseaux. Elle s'occupe des semis, moi je m'occupe de l'arrosage, et chacun dit à l'autre qu'il fait mal. On se chamaille un peu, c'est

notre façon de se parler. Elle m'apporte une limonade avec son grand chapeau de paille, et je ne trouve jamais le moment de lui dire que je la trouve belle. Je le lui dis ici, au cas où.

Le soir, quand il fait doux, on s'assoit sur le banc devant la maison, tous les deux, sans parler. On regarde les hirondelles tourner autour du toit, et on écoute le voisin qui rentre son tracteur. Plus de soixante ans de mariage, et il me reste encore des silences à découvrir.

J'ai appris que les gens ne sont jamais ce qu'on croit. Mon père, qui me paraissait dur, avait taillé une toupie pour mes quatre ans. Monsieur Gaucher, qui criait sur tout le monde, a pleuré à l'enterrement de son chien. Il faut regarder un peu plus longtemps, avant de juger. Je me suis trompé plus d'une fois, et on m'a pardonné.

Il y a un crayon de charpentier, large et plat, que je garde derrière l'oreille depuis presque soixante-dix ans. Il est tout petit maintenant, taillé au couteau tant de fois qu'il tient à peine entre deux doigts. Quand Hugo l'a vu, il a demandé pourquoi je n'en achetais pas un neuf. Je lui ai répondu que celui-là savait déjà où poser les traits. Il a ri, et il me l'a remis derrière l'oreille. Voilà, c'est ça, ce que je voulais dire : certaines choses n'ont pas besoin d'être remplacées, elles ont seulement besoin d'être transmises.

Je n'ai pas peur de ce qui vient, à mon âge. J'ai un peu mal au dos, de la mémoire qui joue des tours, et des amis qui partent un à un. Mais j'ai eu une

bonne vie. Pas une vie de grande histoire, une vie de rabot, de pain frotté d'ail, de bals sur la place et de dimanches en famille. À la fin, c'est ce qu'on emporte.

Si vous retrouvez un jour mon établi dans un coin de la maison, ne le jetez pas. Passez la main dessus, vous sentirez peut-être la cire et le chêne. Et si vous avez des questions, posez-les maintenant. Je ne répondrai pas toujours bien, mais je répondrai de tout mon cœur. Le plus beau de ce que je vous laisse ne se pose pas sur une étagère. Ça se dit, ça se partage, et ça passe de main en main, comme un outil bien fait.

Album de famille



Note de la famille : Le mariage de Simone et André, juin 1963, sur les marches de la mairie. (Image de démonstration)



Note de la famille : La 4CV bleue, sur la route des Alpes. Simone lisait la carte, André conduisait. (Image de démonstration)



Note de la famille : Dimanche à l'atelier : un nichoir à mésanges avec Léa et Hugo. (Image de démonstration)



Note de la famille : Un soir d'été, sur le banc avec Simone et les petits. (Image de démonstration)

Ce que je vous laisse

Si vous pouviez dire une chose à chacun de vos petits-enfants, que leur diriez-vous ?

À Léa : garde ta curiosité, elle te mènera loin. À Hugo : prends ton temps, personne ne te court après. À Manon : continue à peindre les toits de toutes les couleurs.

Quel conseil donneriez-vous à quelqu'un qui a vingt ans aujourd'hui ?

Apprenez un métier de vos mains, même si vous n'en faites pas votre métier. Et ne jugez pas les gens trop vite.

Quand vous regardez le chemin parcouru, qu'est-ce qui vous fait le plus plaisir ?

Que la maison soit pleine le dimanche. Le reste, ce sont des détails.

Y a-t-il une phrase que vous aimeriez voir écrite en dernière page de votre livre ?

Mesurez deux fois, coupez une fois.

Pour finir, quel petit mot de tendresse voulez-vous laisser à votre famille ?

Je vous aime. Je ne l'ai pas toujours dit, alors je l'écris, comme ça ce sera fait.

La vie d'André

Raconté par André Morel.

Imprimé pour la famille Morel.
Il Était Vous · iletaitvous.fr · novembre 2026